

## Introduction

L'histoire de la sociologie du travail est marquée par de grands livres. Assurément *Problèmes humains du machinisme industriel*, de Georges Friedmann, figure parmi ceux-là. Publié à la fin de la guerre, élaboré et en partie rédigé dans la période qui la précède, l'ouvrage et son auteur vont jouer un rôle essentiel dans le développement de la sociologie du travail à partir des années 1950.

L'ouvrage est publié une première fois en 1946, réédité en 1954. S'il reste une référence, d'autres livres de G. Friedmann l'ont en partie éclipsé, en particulier *Où va le travail humain ?* publié en 1950, et *Le travail en miettes* en 1956. C'est pourquoi, bien que très souvent cité, *Problèmes humains du machinisme industriel*<sup>1</sup>, est aujourd'hui peu lu.

Le livre a pour objet le travail industriel, considéré du point de vue de l'ouvrier et des problèmes que lui pose la réalité technique dans laquelle il est plongé. Comme le titre l'indique, ce sont les *problèmes humains* qui occupent Friedmann. Sa démarche est critique. Il examine les innombrables travaux, recherches, études, expériences, menés sur le travail industriel depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle. Cette analyse est au service d'une thèse dont la formulation est double. Le développement des techniques modernes de production, du machinisme, et de « l'organisation scientifique », transforme en profondeur le travail, ses traditions,

1. Dans le texte nous écrirons *Problèmes humains*. Nous citerons l'édition de 1954.



ses métiers, ses formations, ses conditions générales. Ce développement modifie également les formes de la sensibilité, « l'activité mentale », les relations au monde des hommes modernes.

Ces deux thèses complémentaires ont été pour l'essentiel élaborées par Friedmann au cours des années 1930-1940 dans des textes et des ouvrages auxquels nous nous reporterons. Sans doute y a-t-il un certain paradoxe d'attribuer à un ouvrage dont les références plongent dans l'avant-guerre, des influences sur une période aussi différente que celle des années 1950. Mais c'est la singularité de ce livre et de son auteur. Ils font figure de pont, récapitulant les recherches des années d'avant-guerre, préfigurant les débats sociologiques des années 1950 à 1960.

Dans une première partie, nous présenterons l'univers intellectuel au sein duquel l'ouvrage a puisé ses principaux thèmes ; dans une seconde partie nous suivrons pas à pas les arguments du livre ; dans une troisième partie nous décrirons quelques-uns de ses prolongements.

Un dernier point : cette présentation n'est ni une étude de l'ensemble de l'œuvre de G. Friedmann, ni un exposé sur l'histoire de la sociologie du travail et ses plus récents développements. Sur ces questions, il existe des ouvrages de synthèses auxquels il est conseillé de se référer (Lallement 2008, Pillon, Vatin 2007, Stroobants 1993). Nous nous concentrerons ici sur *un livre* en accordant à sa lecture toute l'attention qu'elle requiert.



## **Entre philosophie et histoire**

**Georges Friedmann philosophe et sociologue**

*Un parcours*

GEORGES FRIEDMANN est né à Paris en 1902. Il commence des études de physique et de chimie industrielle, puis il s'oriente vers les études littéraires. En 1921 il entre en khâgne au lycée Henry IV pour préparer le concours de l'École normale supérieure. Il le passe en 1922 et intègre l'École après son service militaire en 1923. C'est « un nouveau milieu social » qui s'ouvre à lui. Il y rencontre notamment Georges Politzer (1905-1942), philosophe, tué durant la guerre, Jean Cavailles (1903-1944) philosophe et mathématicien, résistant, fusillé par les Allemands en 1944, ainsi que Georges Canguilhem (1904-1995) auquel il restera lié tout au long de sa vie. Au cours des mêmes années, il fait également la connaissance d'Henri Lefebvre (1901-1991). Il forme avec d'autres condisciples un petit groupe uni contre la philosophie contemporaine, et d'abord contre Bergson (1859-1941). Paul Nizan (1905-1940), élève à l'École normale supérieure en 1924, offrira dans *Les chiens de garde* (1932) un témoignage éclatant de ce rejet des aînés par la génération des jeunes philosophes : « Jamais les philosophes ne s'occupent effectivement des hommes » écrit-il ; ils délaissent les questions contemporaines, les « effets psychologiques et moraux du travail à la chaîne » (Nizan [1932] 1960), soulignant leur désintérêt



pour l'actualité qui passionne au contraire les membres du groupe auquel appartient Friedmann. Avec l'argent dont il dispose, Friedmann fonde en 1929 une collection d'ouvrages aux éditions Reider, puis une société d'édition de revues, et publie *La revue de psychologie concrète* dirigée par G. Politzer et *La Revue marxiste*, première revue d'études marxistes en France. C'est dans les années 1920 que G. Friedmann affirme ses sympathies pour la Russie soviétique. Il donnera de cet itinéraire politique et intellectuel un témoignage dans la revue *Clarté* en 1924, à laquelle collabore aussi le folkloriste et anthropologue André Varagnac (1894-1983) dont Friedmann utilisera plus tard les travaux. Alors que G. Politzer, H. Lefebvre et P. Nizan adhèrent au parti communiste, Friedmann reste un « compagnon de route discipliné militant » dans des organisations liées au parti, par exemple le *Comité contre la guerre et le fascisme* dans lequel il milite activement.



En 1930, alors que le petit groupe des jeunes philosophes se disloque, Friedmann, agrégé de philosophie, est nommé professeur au lycée de Bourges. Il y enseigne jusqu'en 1931. Durant cette période, il publie des romans et de la poésie sous le pseudonyme de Jacques Aron : *Votre tour viendra*, (1930), *Ville qui n'a pas de fin* (1931), *L'adieu* (1932).



En 1931 il est appelé par Célestin Bouglé (1870-1940) à Paris, et devient assistant au Centre de documentation sociale de l'École normale supérieure. Il commence un apprentissage sur machine outils à l'École professionnelle Diderot et oriente ses travaux sur les questions des problèmes humains du machinisme industriel (voir plus bas). En 1932 et 1933, il fait plusieurs voyages en URSS, chargé de mission par la Commission scientifique du cercle de la Russie neuve, groupe fondé en 1932, présidé par Henri Wallon (1879-1962), destiné à présenter l'apport du matérialisme historique. Ses observations, augmentées de ses recherches sur les





États-Unis, l'Angleterre, la Tchécoslovaquie, la Pologne, et par ses propres enquêtes dans les usines françaises, donnent lieu à la publication en 1934 de *Problèmes du machinisme en URSS et dans les pays capitalistes*. Friedmann y fait une présentation de la collectivisation des moyens de production comme moyen de résolution des conflits entre l'homme et la technique à l'ère du machinisme. Vision optimiste sur laquelle il reviendra, mais qui donne aussi à son œuvre des thèmes récurrents, par exemple la promotion d'une nouvelle culture polytechnique contre l'hyper-spécialisation taylorienne.

En 1933 il rencontre Lucien Febvre (1878-1956), historien, fondateur avec Marc Bloch (1886-1944) de la revue *Annales d'histoire économique et sociale*. L. Febvre le fait participer à la revue, il en deviendra le spécialiste des questions du travail moderne et y publiera de nombreux articles, bien souvent repris dans ses ouvrages. L. Febvre sera le mentor de Friedmann en ces années 1930, ils resteront très proches, jusqu'à la mort de L. Febvre en 1956 ; son influence sur l'œuvre du sociologue est essentielle. Friedmann va ainsi définir les thèmes directeurs de la future sociologie du travail au sein d'une revue d'histoire, en marge de la tradition durkheimienne.

Durant l'année 1934, il participe à la création du comité de vigilance des intellectuels anti-fascistes ; il signe le manifeste des travailleurs appelant à la constitution du Front populaire ; en 1935 il intervient dans le très important congrès international des écrivains pour la défense de la Culture, avec un discours sur « Machine et humanisme ». Un congrès ou « l'internationale de la pensée se solidarise avec l'URSS face à la menace des fascistes » (Winock 1999, p. 317).





En 1935, il publie *La crise du progrès*, ouvrage important dans lequel il défend, toujours en référence au marxisme, la valeur de l'idée de progrès et critique vivement les positions de repli et de crainte face au progrès technique dans lequel beaucoup de penseurs des années 1930 voient se profiler la fin de la civilisation, « l'homme mécanisé par ses machines » (Loubet Del Bayle [1969] 2001). Friedmann retrouve dans ce livre de 1935 les accents que P. Nizan avait mis en 1932 à pourfendre les craintes des philosophes devant la modernité.

En 1936 il fait un troisième séjour en Union soviétique. Il apprend le russe. Il devient aussi membre du conseil d'administration de la revue *Europe*. Il y écrira de nombreux articles, dont celui, consacré au témoignage qu'André Gide a donné de son voyage en URSS en 1936, *Retour d'URSS*. Le récit de Gide est un événement intellectuel de grande importance. Contrasté, retenu aussi, il n'en décrit pas moins les grandes tendances du totalitarisme soviétique. Dans le débat qui suivra la publication du livre, Friedmann, au nom de la lutte contre le fascisme et à partir de ses propres observations en URSS, récusera certains des arguments de Gide. La même année, dans un recueil publié par le Centre de documentation sociale, sous la direction de C. Bouglé, Friedmann publie un texte sur « l'esprit nouveau en URSS » où il réaffirme sa confiance dans le régime. À la suite de son troisième voyage en URSS, il publie un ouvrage, *De la sainte Russie à l'URSS* (1938), dans lequel, au-delà des acquis du régime, il en souligne les tendances autoritaires : l'épuration, la déformation de la vérité historique, le ridicule culte du chef. Le livre fut rapidement l'objet d'attaque du parti communiste, dont une, portée par son ancien compagnon G. Politzer. Les critiques





du livre, les premiers procès de Moscou, puis en 1939, le pacte germano-soviétique, mettent fin au compagnonnage de Friedmann avec le parti communiste.

Fidèle à son engagement anti-fasciste, il s'élève contre les accords de Munich. En 1939 il est mobilisé comme lieutenant officier d'administration du Service de santé, affecté à l'hôpital de Laon dans l'Aisne. De cette première année de guerre, il laissera le témoignage d'un journal où s'exprime, entre bombardements et exode, la vigueur de son humanisme. En octobre 1940 il est victime des lois de Vichy. Le « statut des juifs » le prive de son métier, de ses ressources, de sa citoyenneté française : « c'était un coup à la tête, un coup au cœur » (Friedmann 1965, p. 8). Il rejoint Toulouse. Il y poursuit son travail intellectuel, la rédaction de sa thèse *Problèmes humains du machinisme industriel*, et du mémoire complémentaire, *Leibniz et Spinoza*. Il participe aux activités de la Société d'Études psychologiques de Toulouse dirigé par le psychologue Ignace Meyerson (1888-1983). Enfin il participe aux activités de la Résistance toulousaine où il est membre d'un réseau clandestin.

En 1945 il est nommé inspecteur général de l'Enseignement technique, et professeur au Conservatoire des arts et métiers, où il reste jusqu'en 1960. Il participe au renouveau de la sociologie après la guerre autour du Centre d'études sociologiques, et installe le thème du travail dans le champ renouvelé de la sociologie. Dans la continuité de *Problèmes humains*, il publie deux ouvrages promis à un grand succès : *Où va le travail humain ?* en 1950, et *Le travail en miettes* en 1956. Il enseigne à l'École des hautes études en sciences sociales et rassemble dans son séminaire les jeunes apprentis sociologues. L'un de ses élèves en a témoigné en ces termes : « Son séminaire de l'École des hautes études était alors un petit cercle





très limité mais un merveilleux lieu d'apprentissage du raisonnement sociologique » (Mendras 1995, p. 24). En 1960 il fonde le Centre d'études des communications de masse, devenu depuis le Centre d'études transdisciplinaires, Sociologie anthropologie, Histoire (CETSAH, aujourd'hui Centre Edgar Morin), puis la revue *Communications*. En 1964, il publie sous sa direction, et celle de Pierre Naville (1904-1993), le *Traité de sociologie du travail*, synthèse du travail de recherche sur le travail depuis les années 1950. Ses travaux sur les loisirs et les communications de masse poursuivent sa réflexion sur la civilisation technicienne, ses conséquences sur les manières de vivre et de penser (Friedmann 1979). Question qu'il avait formulée dès les années 1930. Il meurt en 1977.

L'adhésion de Friedmann au marxisme explique en partie l'intérêt qu'il porte aux questions économiques et sociales, et plus particulièrement aux transformations du travail et de l'industrie. Sa participation aux activités du Centre de documentation sociale et à la revue des *Annales* confirme cet intérêt sur un plan plus universitaire.



### *Bouglé et le Centre de documentation sociale*

À PRÈS la Première Guerre mondiale, l'aventure collective de la sociologie durkheimienne — autour d'une revue, *L'Année sociologique*, et d'un projet de sociologie générale —, s'est affaiblie. La publication de *L'Année sociologique* a été interrompue en 1913, sa publication reprend en 1925 pour s'interrompre de nouveau deux ans plus tard. Certes, les disciples de Durkheim poursuivent leur activité : Maurice Halbwachs (1877-1945), Marcel Mauss (1872-1950), François Simiand (1873-1935), Marcel Granet (1884-1940) offrent, dans leurs domaines respectifs, des œuvres d'importance. Mais une partie de la jeune génération des années 1930, à laquelle Friedmann appartient, par son adhésion au





marxisme, par son intérêt aussi pour les questions économiques et sociales, était conduit à reprocher à Durkheim son conservatisme républicain. Pour cette « génération du refus », l'éloignement du durkheimisme s'est traduit par le rejet d'une sociologie qui apparaît abstraite et spéculative. Ils se consacreront aux questions d'actualité et aux études concrètes et trouvent dans la sociologie empirique américaine de nouveaux modèles de travail intellectuel (Heilbron 1985). Paradoxe de la situation, c'est vers un durkheimien que Friedmann se tourne, Célestin Bouglé (1870-1940).

C. Bouglé est lui-même normalien, il entre à l'ENS en 1890 et est reçu premier à l'agrégation de philosophie en 1893. La même année il part faire son voyage en Allemagne, traditionnel pour cette génération d'intellectuel. Il découvre la sociologie allemande, suit les cours de G. Simmel (1858-1918) et en rapporte les matériaux de son premier livre, *Les sciences sociales en Allemagne* (1896). Il se rapproche de Durkheim et joue un rôle important dans l'animation de la revue durkheimienne, *L'Année sociologique*. En 1908 il publie sa thèse, *Essais sur le régime des castes*. En 1919, il devient titulaire d'une chaire d'histoire économique et sociale à la Sorbonne. Il sera ensuite élu directeur adjoint en 1927, puis directeur de l'École normale supérieure en 1935. Appuyé par des fonds privés — Albert Kahn, puis la fondation Rockefeller —, il y crée un Centre de documentation sociale (CDS). Dédié à l'étude des faits sociaux contemporains, le centre se veut d'abord un lieu de rassemblement de documents sur les questions économiques, sociales et politiques du temps. En plus du travail d'archivage et de classement, le centre propose des conférences sur des thèmes divers ayant trait aux questions sociales.

Pour le fonctionnement de son centre, C. Bouglé fait appel aux jeunes normaliens. C'est le cas de Friedmann. Il a donné de cette rencontre un récit détaillé : « professeur



de philosophie dans un lycée de province, j'avais, dès 1930, réagissant contre certains ouvrages alors retentissants qui donnaient trop aisément congé aux problèmes déjà inquiétants de la civilisation technicienne, choisi comme centre d'intérêt l'action multiforme du machinisme sur la sensibilité de l'esprit de nos contemporains, et m'en étais ouvert à Célestin Bouglé, directeur de l'École normale supérieure, professeur de sociologie à la Sorbonne. Celui-ci, après lecture d'un sommaire projet de thèse que je lui avais soumis, m'avait généreusement pris comme un de ses assistants au Centre de documentation sociale de l'ENS dont il avait été le créateur [...]. Poussant plus loin son libéralisme actif, C. Bouglé m'avait autorisé à effectuer un apprentissage à mi-temps de mécanicien sur les machines-outils de l'École Diderot. Mes journées, durant l'année universitaire 1931-1932, se partageaient donc entre la bibliothèque du "Centre", rue d'Ulm (tâche de bibliographie, orientation d'étudiants et de visiteurs, etc.), et les ateliers du boulevard de la Villette où, outre les travaux sur tours, étaux-limeurs, fraiseuses et autres machines « faisant copeau », je m'initiais (mal), durant de longues heures, aux secrets et « astuces » de l'ajustage à la lime : domaine traditionnel du « compagnon » manuel où je n'ai pas eu le temps ni sans doute l'habileté délicate de pénétrer [...]. À vrai dire, ces séances d'ajustage, je n'étais pas le seul à les trouver fastidieuses. Dès cette époque, mes camarades d'atelier [...], éprouvaient quelque ennui, teinté d'impatience à « fignoler » à la main ce qui souvent pouvait être réalisé au prix d'un moindre effort, de beaucoup moins de temps et avec une précision équivalente grâce aux machines-outils américaines (je m'en souviens c'était des « Cincinnati »), pourtant pas « dernier cri », dont l'École Diderot disposait. » (Friedmann in Legoux 1972, p. V, VI).



À côté des cercles marxistes, le CDS est un premier milieu de développement de la pensée de Friedmann. C. Bouglé y favorise une sociologie plus orientée par les faits, plus monographique aussi, plus empirique que celle de Durkheim. Dans son livre sur l'Allemagne, il écrit : « On n'aura plus de mépris des faits ni la défiance des idées, mais on tâchera d'unir les unes aux autres pour constituer de véritables sciences sociales. » (Leroux 1998 p. 177). Cette articulation de la théorie et des faits, il la voit dans le lien nouveau que la psychologie, l'histoire et la sociologie doivent désormais entretenir. Sans doute, donne-t-il à l'histoire une place de second plan par rapport à la sociologie à laquelle il confère le pouvoir d'expliquer l'ensemble des faits circonscrit par l'historien. Mais il ne conçoit pas l'une sans l'autre ; sans la psychologie non plus, complément indispensable à l'interprétation des motifs profonds du mouvement des sociétés, et moyen de saisir, à l'instar de Mauss, la « part du collectif dans la vie mentale ».



Sur le plan politique Bouglé restera un solidariste, plus qu'un socialiste et moins encore un marxiste. Il trouvera dans l'œuvre de Proudhon la pensée d'un sociologue et d'un politique de la « solidarité avant la lettre » (Logue 1979, p. 151) ; il lui consacrera un ouvrage important, et publiera, avec H. Moysset, une édition de ses œuvres complètes. Bouglé permet la création des *Annales sociologiques*, qui paraissent de 1935 à 1942.

Lieu de débat entre disciplines autour des questions sociales, le CDS rencontre une des orientations majeures des sciences sociales de l'entre-deux-guerres : l'approche pluridisciplinaire dont l'histoire porte le projet. La *synthèse historique* de H. Berr (1863-1954), mais surtout, la nouvelle histoire de M. Bloch et Lucien Febvre telle qu'elle prend corps autour de la revue *Annales d'histoire économique et sociale*, dont Friedmann sera un collaborateur régulier. En





1938 un ouvrage collectif, *Les convergences des sciences sociales et l'esprit international : travaux de la Conférence internationale des sciences sociales* (Bouglé 1938), témoigne de l'état d'esprit de coopération entre disciplines. Le centre offre donc à Friedmann les conditions nécessaires d'une réflexion sur le travail. Elle va se développer dans un dialogue avec les historiens et les psychologues autour de la question de l'histoire des sensibilités collectives.

*Une revue d'histoire :*  
*les Annales d'histoire économique et sociale*

CET INTÉRÊT pour le dialogue entre disciplines, cette ouverture à la « psychologie collective », Friedmann le rencontre auprès des historiens rassemblés autour de la revue fondée en 1929 Marc Bloch et Lucien Febvre, *Les Annales d'histoire économique et sociale* (dite les *Annales*<sup>1</sup>). Les *Annales* représente une aventure intellectuelle qui transforme en profondeur les sciences sociales entre les deux guerres. La revue rénove la manière de faire de l'histoire, ses objets, ses méthodes, ses principes ; elle installe un dialogue avec les autres sciences sociales, ouvre de nouveaux champs de recherche, donne lieu à des travaux essentiels, et anticipe sur les développements contemporains de l'histoire et de l'anthropologie historique.

M. Bloch et L. Febvre fondent ensemble la revue alors qu'ils sont professeurs à l'université de Strasbourg en 1929. Plusieurs grandes revues leur servent de référence, celle des sociologues durkheimiens, *L'année sociologique*, celle du philosophe H. Berr, *La revue de synthèse historique*, et des revues allemandes dont M. Bloch est un grand lecteur. La revue des *Annales* est d'abord l'expression d'une autre manière de faire de l'histoire ; elle s'impose contre l'académisme

1. Lorsque nous utiliserons les *Annales*, nous ferons référence à la revue d'histoire, non à celle de C. Bouglé, *Annales sociologiques*.

